

Michel Bernardy

Traces

I

Nous a déçus ce que nous attendions du jour
Lors même qu'il fallait, du fond de ce désir
Non désiré, nommer de soi l'ailleurs, et vivre
En ces moments de leurre où l'énergie s'ordonne.
Car pour être avec l'autre au bord de l'existence,
Pour être nous, distincts, centrés sur l'exprimable,
Comment manifester? Où rendre témoignage,
Si je n'existe que par vous, si l'autre n'est
Qu'une formule en mal d'objet, qui n'a trouvé
Qu'un livre comme fruit pour la pulpe des lèvres ?
Puisque ce livre est un navire, et que demain
Il appareille, tout chargé d'une candeur,
Où rien de moi et tout de lui s'exile, enfin
Crois-tu qu'une réponse au vrai te parviendra,
Le temps que vous vivons captifs du périssable ?
Car ce n'est pas ce que j'y lis, mais, outre rive,
Ce que chacun y grave en l'autre moi radié,
Qui prouve que la vie opère une synthèse.
Ce qui n'est pas reçu n'a pas de raison d'être.
Brûlés ou publiés, ces mots à toute adresse
N'existent que par vous, conformes à tant d'autres,
Tracés dans le privé sur la page d'une âme
Ou sur la peau du ciel. Si rien n'a su répondre,
Le tout fut englouti avec voracité.

II

Toi qui ne vins que pour me fuir, existe au moins
Par la rencontre sans durée qui fut la nôtre,
Lecture ouverte à toute autre lecture. Acteur,
Sois le verbe charnel par toi plus véridique,
Théâtre d'où j'extrais cette pierre friable :
« Or, le tribut payé, le soleil à nouveau
Revient. Pour quel réveil? Car déjà la distance
Ironique s'impose. Et ces herbes mauvaises
Que d'autres ont semées, l'envoyé les arrache
Pour les brûler un jour, dit-il, au vent propice
Avec ma conviction. Je dois céder encore.
L'instant peut n'être plus s'il a pris forme un jour,
Car demain n'est qu'ailleurs au pied du térébinthe.
Le prince du désir fait exister le reste.
En faut-il davantage en ce rite fugace?
Certes, localisé, le vide sans frontière
Qui s'obstine à renaître, il lui fallut deux ans
Pour mûrir son mystère exempt de tout objet,
Sans disparaître tout à fait de mon conflit.
L'imminence n'est donc qu'une fertilité
Offerte en l'au-delà du seuil que je croyais
Franchi. Il était dit qu'il me fallait renaître.
Je cherche par l'unique, il cherche par le nombre.
Pour notre vérité, d'où viendra le miracle ? »

III

Et traduire toujours, transcrire ce que l'autre
En sa géodésie suscite par le gouffre
Pour aboutir - pourquoi ? - à cette confusion :
« Je reconnais ce que tu sais, donc je t'ignore.
Tu es le seul qui m'ait nommé, donc je t'en veux.
Par toi je sens ce qu'est mon centre, alors je fuis. »
Identique réplique en chaque route exacte,
Assez ! Rien ne se trouve en ces incohérences.
Oui, éclaté, je sais, dans tous les sens peut-être,
Qu'y puis-je, puisque rien n'ordonne la matière
En ce nouveau départ ? Aussi vierge que vous,
Je lis ce qui me vient. Et si rien n'est à vivre,
Qui faut-il accuser ? À vous de m'étonner,
Mais franchissez le seuil de ce laboratoire,
Grotte d'anachorète au centre de la ville.
Cherchons ensemble un verbe où tout est formulé,
Car la parole est double, et je ne l'offre ici
Que pour la vôtre, unique, où je puis vous entendre,
Pour peu que dans l'approche un souffle s'évertue.
Pur parce que charnel, l'acte par lequel nous,
Transfuges d'un ailleurs, cherchons à nous unir,
Exige l'abandon où se retrempe l'âme.
Ce que vous refusez, captifs de votre chiffre,
Une autre a le pouvoir de le figer : la mort.

IV

Syntaxe interceptée pour que le mot se forme
À la croisée des sens multiples, convergence
Instantanée où le possible est en travail,
Que là se créent l'alliance et la rencontre, au lieu
De tout vestige formulé. Le fil verbal,
Issu des doigts, s'attache aux lèvres d'étrangers
Voraces à nommer les jalons effacés
De leur itinéraire, et, dans le filigrane
Où j'apparais, faute de preuve, en cette page
Où se grave un moment qui ne m'appartient plus,
Sable, cendre, poussière au vent soumis, quel oeil
Achèvera ce que j'ébauche, et quelle main
Touchera sous le filtre un flot de sang perdu ?
Car vous, vivants, tandis que pour un temps, vivant
Moi-même sans rencontre ici je m'élabore
Et m'abolis, soyez l'unique reliquaire.
Désintégré dès la Genèse afin que soit
Le monde, Dieu ne peut plus être cohérence.
Aussi faut-il que, non traduit, le mot formé
S'incarne par l'absence, exempt de tout ce qui
Le peut dénaturer. Mais seul parmi les autres,
S'il se dénoue jusqu'au silence reconquis,
En ce creux différent, qu'autre alors il renaisse,
Et qu'il soit nôtre afin que de lui seul il vive !

V

Cela, né quelque part de celui-là qui, mort,
Continue d'exercer par latence de souffle,
Une énergie greffée sous le vocable, anime
En sa rumeur ce qui de soi, vivant, propose
Un langage autre et parallèle, au point vertige
Où l'être naît de n'être plus. Car cette page,
Épiderme perdu d'un corps, dont le sang trace
Un infini debout du fleuve qui se love,
Propose à la stupéfaction du temps l'espace
Étreint de l'exigence en noces par le verbe.
Hors jeu pour s'intégrer aux signes antérieurs,
Tel un enfant naissant parmi les hommes, vierge,
Les mains tendues vers le miracle où il s'inscrit,
Toujours est ce fragment de mot non solidaire
En la formulation, ce point concret soudain
Sur une sphère virtuelle envisagée
D'un rien global à conquérir, et qui choisit
Dans le néant le seul ancrage relatif.
Ce fut en vol, comme un défi, ce vaste jour,
Où, blanc sur blanc, les fjords et la banquise offerte
À cette nuit radiée atteignaient le soleil
Dans ses retranchements d'hiver, oui, cette page.
Le livre se referme aux confins du désastre,
Où tout repère de jadis est illisible.

VI

Puisqu'il se peut que, loin du pôle d'où j'émetts,
Une autre vie émerge, ah ! de mes sens distincte
Et solidaire, auprès de qui je me ferai
Silence, il lui faudra m'entendre et reformer
Pour moi la femme anéantie. En sa réponse
Mon espérance. Et que du moins de cette terre
Je sache la vraie face avant de me dissoudre !
Ô privilège de la glèbe, en quoi s'inscrit
L'essence ! Rien n'est vrai que dans la forme. Faste !
Crève-cœur, malemort, inhabitable terre,
D'où s'élève l'écho répercutant l'énigme,
Ne m'étais-tu que tombe, argile séduisante,
Ou serais-tu vivable en dépit de moi-même ?
Et cependant la voix syncope de celui
Qui, en deçà, par points douleur multipliés,
Cherche l'issue dans l'intervalle où je m'exerce,
L'accord final ici vécu. Son jeu que je
Découvre au fil d'un souffle intercepté m'incite
À rendre plus certain le chiffre du probable.
Le sable de mémoire attend de chaque jour
Le flux qui le rend vierge. En grève d'oubli vaste,
Nul pas ne s'est posé si l'aube a fait son oeuvre.
Ce qui était n'existe pas, qui n'a duré.
Seule à saisir cette promesse de l'obscur.

VII

Que reste-t-il, vécu, du réel relatif,
Sinon désir de ce qui fut, qui a changé ?
Quelque chose peut être, et quelque chose échappe
D'oblique ou d'essentiel - question de contenance !
Impossible à centrer sur un centre mobile,
L'absurde d'un rapport qu'il faut nier sans trêve
Par le vide d'après, le silence sans preuve !
Ce que je croyais lire en l'autre est aboli.
Ce qui fut lu en moi sans l'autre est illisible.
Où mène ce qui vient? D'où vient ce qui me mène ?
Que l'axe de l'apex vers l'alpha de la Lyre
Signale le tropisme où le manifesté
S'obstine, en soi global par l'outre-soi global
Du point néant synthétisé, vers le néant
Orienté, ce germe indissocié d'ailleurs
Cesse un jour de vibrer. A l'opposé du bloc
Antagoniste, qu'ai-je à sinon me déprendre ?
Pourquoi ce qui eut lieu reviendrait-il ? Comète,
Qui, diagonale en la diversité des orbes
Semblait féconder l'ombre à tout connaître.
Ni le concret, ni l'idéal ne sont réponses,
Et leur conflit me livre à l'incompréhensible.
Quand l'anonyme accord fermente une formule
Où tout le vrai paraît se vivre, un ordre fuit.

VIII

Que rien n'ait lieu, c'est sûr. Pourquoi gémir ? Le seul
Indice est dans ce réceptacle d'énergie
Que crée la page blanche, offerte à la pression
Tactile, où les regards laissent leur soie, et d'où,
Sur l'assise du timbre, une voix nue libère
Les volutes cachées des braises recouvertes.
Privés de sang, les mots ont mal sur cette neige.
Le verbe vit de nous qui ne vivons que verbe.
Tout ne serait que rythme, et retrouver le seuil
De ce tremplin mouvant suffit sans doute. Alors,
Halte, je te salue, hors pesanteur, en toi.
La fièvre du désir semblait sceller le pacte.
Ailleurs ma vie perdait la spire, et j'existais
De l'entrechoc, niant l'autre maîtrise : soi.
Misérable fusion de l'étreinte, créée
Toute à l'instant pour le rappel de la distance !
Où se tisse l'union ? Où se trame l'accord ?
Ne le savoir jamais peut-être pacifie,
Car le temps d'un regard, le moment d'une voix,
Quel qu'en soit le retour échappant à la traque,
Structure le néant qui nous semblait régner.
Le maître de l'agir ignore le hasard.
Or, le pollen au doigt, je touche dans sa fleur
Ce qui pourrait se vivre où règne le délice.

IX

Scalène est la surface où tout s'exerce, omise
Toute la panoplie d'esquive et de chicane,
La perpendiculaire agit qui tout rassemble,
Ou n'agit pas selon. Hors volonté, mémoire
Et rythme qui soudain, comme l'oiseau font halte.
Et l'harmonie du non rapport et du rapport
Paraphe le champ vierge où le mental s'égare.
Vertu du rythme pair, densité de nos pères
En la formulation française, or donc vacante
Pour un plus franc parler, radier la diérèse,
N'ici créer que réceptacle. Ailleurs le mot
À séduction propice, en moi tracé pour l'hydre,
À qui mon chant direct naguère trouvait grâce,
De moi comme porté par un souffle étranger,
Qui, libérant ma voix, protège mon silence.
- Possible que d'ici s'échappe, non fixée,
La note du secret au bord de qui mon coeur
Se cabre. Faire face. - En la durée le texte,
Aujourd'hui profané, investi, démembré.
Donc prendre le maquis, le livre dans la paume,
Pour ne livrer de lui sur scène que l'essence,
Le jour où pour le chant les noces seront prêtes.
La clause originelle ici est impliquée.
Le droit à la parole est de mutisme dense.

X

Gravés ce geste net en la mémoire obscure,
Où tout le fugitif se gîte sans péril,
Et ce cri entendu de brusquerie ardente,
Où un mortel se risque à tout vivre pour être.
Par quête d'impeccable en soi choisie plutôt
Que de glisser dans l'ordre où le banal s'affirme,
Réinventer le faune en force et volupté,
Le prince à qui tout manque au règne de l'abject,
Se fuir pour se trouver dans ce qu'un autre a su
Mieux que soi-même inscrire - à ce défi renaît
La juvénile audace. Et le fruit d'autres veilles,
Pour l'énergie qui tout consume, offre au champ clos
Sa pulpe préhensible en un corps voulu pur,
Aventurant sa voix au vrai des profondeurs
Cernables pour l'impact. L'homme debout se tend,
Fragile sur ce fil où la lumière et l'ombre
Affrontent leur mystère. Il signe par contraste
Au porche du désir, d'un trait sans défaillance,
La courbe du secret visible et invisible,
Gagnant par là son nom, Et ce dernier regard
Sur une enfance lourde, et cet appel noué
D'adulte vers sa mère, engagent aujourd'hui
La fougue maîtrisée de qui se veut lucide
Et conquérant, intact et véhément, demain.

XI

L'astre aujourd'hui masqué par les ténèbres denses
Et de qui les rayons aventuraient la grâce,
Persiste en la rétine un seul moment brûlée
Comme algue d'oubli chaste où la ferveur se love.
La phrase d'un ailleurs alors imprévisible
Chargée de ce qui fut l'intonation d'un soir
Se répercute encore en l'urne souterraine,
Et l'oreille frappée retrouve son murmure.
Si le vent fut complice ironique de fuite
Où se perdit la forme exacte d'un désir,
Présent est le santal en la narine ouverte
À tout ce qui demeure où l'arbre a disparu.
Fondu le sel de ces rencontres non probables
Pour l'âcreté d'un sang qui rend la soif plus juste.
La bouche s'auréole aux mânes d'un supplice
Imaginé vivable entre deux pierres tièdes.
La fleur de magnolia si fraîche sous les paumes
N'a laissé qu'un pétale, et quelques grains de quartz
Le sable qui a fui d'entre les doigts disjoints
Comme traces de soi rendues indéchiffrables.
Rien n'est connu que par le manque, et l'entrechat
Du pitre en porte-à-faux cravache l'intervalle,
Puis le sommeil sans rêve où vibre son silence
Éteint ce qui devait l'inclure en la cohorte.

XII

Je n'eus pour tout prélude un jour que des voix mortes
Qui me firent sonore aux bouches de l'obscur.
Mais l'ombre avait parlé, dont je brodais la trame.
Et je vivais de ce ressac répercuté.
Bruissantes sous les pas ces feuilles que l'enfance
Omit de me décrire au terme de leur chute.
Du rêve vermoulu, des débris d'actes vains,
La neige se compose à l'octave des choses.
De turbulence et au plus vrai de pureté,
Présent absent, ouvert fermé, cet homme enfin,
Qui, d'un vol aussitôt replié, rend visite
En l'autre aspect des choses qui s'incarnent.
Dans les forêts, la buée mauve attend son heure
Pour verte, trop précise, orner la griffe sèche,
Tandis que les cristaux vont irriguer la plaine,
Puis le versant doré de notre crépuscule.
Sous les pas du bouvier renaîtront les crocus,
Étoilant l'herbe rousse à l'heure où l'hirondelle
Regagne nos climats. Saisir et non saisir.
Ses lignes savamment se cachent sous les fleurs
Aux sources d'un émoi qui ne me parvient plus.
Et le gui retranché de cet arbre mourant
Lui permet d'être neige en cet avril secret
Qui le fiance au ciel oublieux de ma sève.

Seul l'homme a la parole.
Je ne peux parler qu'à travers celui qui parle,
car je n'ai pas de bouche.
J'en aurai une, lorsque nous serons unis.

...

Chacun est responsable de sa propre voix.
Tu vois le miracle venir seulement si tu t'oublies.
C'est le secret des secrets.
Dialogues avec l'ange, Entretien 19.

Par l'index et la paume où la voix se prolonge,
Deux anges, tour à tour, traversant un instant
L'habitable vacant, ont recentré l'influx
De l'autre en sa mouvance. Et les spectres détalent.

Une calme puissance a pris place en deux corps
Subitement chargés pour une adresse ferme
À désigner l'unique. Intervint donc ce double,
Qu'un jour nous rejoindrons. Certitude ici-bas.

À l'athlète de l'âme appartient le présent
De tout vertige. Il trace avec vigueur le signe
Où le sarment fractal est à lui seul la vigne,
Persée au clair regard décapitant Méduse.

Que soit terre d'accueil la chair stigmatisée,
Dont la voix, comme une arche, en signe fraternel,
Abolit la distance, affirmant pour autrui
La double nudité de l'homme sporadique.

Le temps que dure le miracle, la prière,
Au creuset de la chair, accomplit la promesse

Intime d'écriture en l'espace tracée
Pour qu'en ce dernier jour d'hiver, tout l'être vibre.

Détenteur du secret fugace, ton asile
Est la crypte sonore où tes rayons s'exercent.
Profère ce que dit la bouche du silence,
Et marque de tes pas le sable de l'instant.